

« Une barricade, c'est une grande sculpture collective faite de toute pièce, inventée sur le tas, improvisée et anonyme. Elle est plus importante symboliquement que militairement. Un simple bulldozer suffit à la dégager. Seulement, c'est l'expression collective d'une rage poético-politique qui m'importe au plus haut point. C'est comme une sorte de happening qui se concrétise dans un objet très composite (morceaux de meubles, de bagnoles, d'arbres...). La barricade constitue un monument, un objet gigantesque, incongru, qui rend compte du « *désir fou* », individuel et collectif. Elle rend visible le refus, la révolte, le soulèvement, la résistance, la créativité tribale. »

Jean-jacques Lebel

« Pour parler de Mai, la gauche n'était-elle pas la mieux placée ? Assurément. Ses mots s'accordaient mieux à 68 que ceux de la droite. C'est cette fille-là qui devait épouser Mai. Que voulez-vous que j'y fasse, elle n'en a pas voulu ! Elle a couru derrière le management ! Elle s'est envoyée en l'air avec l'indice de croissance ! Ça lui apprendra. Même quand elle se veut républicaine, elle barbote dans les surfaces, la gauche. Perpignan, fin des années 90, au temps du Mouvement des citoyens de Jean-Pierre Chevènement. J'avais raconté des choses comme ça aux militants réunis, des gens sans prétention et loyaux comme on en trouve partout. Le frisson qui était en moi était un peu passé sur eux, ça nous avait fait chaud un moment. Mais la tête des caciques ! L'horreur grave ! Des gens tout ce qu'il y a d'important détournent leur regard comme des collégiens pris en faute. Qu'y puis-je si la gauche, toute la gauche, a flirté petitement avec 68 ? La créativité a sombré dans le marketing. La parole s'est noyée dans la communication. Ça ne conteste plus, ça revendique, c'est-à-dire que ça a déjà cédé. Ça n'affirme plus, ça commente. Ça n'aime plus, ça respecte. Ça ne déteste plus, ça critique. Ça ne pense plus, ça s'informe. Ça ne vit plus, ça s'épanouit. Comme la tête de veau à l'étal du boucher, disait Clavel. De tout cela, la gauche n'a rien vu, rien compris, rien souffert. Je ne me suis pas réjoui de la victoire de Sarko. Mais pas attristé de la défaite de Ségo. Le brouet à venir ne sera pas fondamentalement différent de la soupe que nous eût servie la candidate socialiste. Plus épicé, plus piquant, mais de même texture. Certes, sur la soupe Ségo, on aurait trouvé ces petites pâtes en formes de lettres dont la trahison des parents se sert pour nourrir les enfants. Un *v*, puis un *a*, puis un *l*, nous aurait-on dit. Et encore un *e* ! Et cet *u*, pour qui ? Et ce *r* ? Et ce petit *s* ? *Valeurs*, mon chéri, tu as avalé des *valeurs*, que c'est gentil, ça ! La maison Lagardère, elle, ne conte pas fleurette. Il va falloir se montrer stoïcien, supporter ce qu'on ne pourra pas changer et tâcher de changer ce qu'on pourra. Très bien. Nous allons être obligés, pour une fois, de savoir ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas. À cause de ce pressentiment, le 6 mai fut pour moi un jour assez serein. Le Ciel m'en a récompensé : pour la première fois, j'ai réussi un sudoku classé difficile. »

Jean Sur, *Le Marché (XXXI): Tourner la page de 68?*, sur le site *Résurgences**

« Le racisme n'est pas une peur de l'inconnu, mais une peur du “ bien-connu ”.

Quiconque en effet réfléchit à des situations concrètes au lieu d'opiner par habitude au dogme de la peur de l'inconnu – quiconque par exemple observe de très jeunes enfants découvrant le monde qui les entoure – est contraint d'admettre que l'inconnu suscite en réalité une gamme d'affects très diversifiée, qui va de l'appréhension ou la méfiance à la curiosité, l'amusement, la sympathie, la fascination, l'admiration ou l'enthousiasme... La peur radicale, agressive et exclusive de tout autre affect s'appuie au contraire sur la certitude d'avoir affaire à un objet menaçant, laquelle ne peut reposer que sur un savoir. La phobie raciste est en d'autres termes la peur de ce qui est *déjà connu* – et *identifié à ce titre comme menaçant*.

Qu'il s'agisse d'un savoir authentique, fondé sur des faits réels et des raisonnements logiques, ou d'un pseudo-savoir, fondé sur des fantasmes et des sophismes, est une autre question – et de fait, la phobie raciste se distingue des peurs ordinaires par le fait que rien de réel ni de rationnel ne la justifie. Mais toute peur suppose un objet de peur connu, bien ou mal.

Et s'il n'est pas totalement infondé de caractériser le racisme par l'ignorance, il faut en tout cas préciser que nous n'avons pas affaire à de la simple ignorance, mais plutôt à cette *double ignorance* dont parlait Socrate : l'ignorance ignorante d'elle-même, l'ignorance redoublée par l'illusion de détenir un savoir. Le « simple ignorant » qui, tel Socrate, « sait qu'il ne sait pas » – et reconnaît par exemple qu'au fond, il ne connaît pas l'Islam – n'a pour sa part aucune raison de développer une quelconque phobie – en l'occurrence l'islamophobie. C'est bien à un savoir, fût-il erroné et fantasmagorique, que s'adosse la certitude qu'il y a dans tel ou tel objet – par exemple cet Islam auquel se rattachent nombre d'immigrés et d'enfants d'immigrés – de quoi justifier la suspicion, la crainte et des mesures préventives.

Si l'origine du racisme était la peur de l'inconnu, les bouddhistes le subiraient davantage que les musulmans, et les Islandais davantage que les Algériens, puisque les Algériens – ou l'Islam – nous sont historiquement beaucoup plus familiers que les Islandais – ou le bouddhisme. Face à des maghrébins ou des musulmans comme face à Noirs ou des Asiatiques, le cerveau d'un Français est tout sauf une table rase : il est au contraire encombré d'une multitude de savoirs qui circulent et se transmettent de génération en génération, de toute une pseudo-science trafiquée, tronquée et idéologisée, de toute une *culture coloniale* qui donne à chacun l'assurance d'être *en terrain*

connu. L'un des énoncés les plus caractéristiques du discours raciste est d'ailleurs : " Je les connais !" ».

Pierre Tevanian, *Peur de l'inconnu, peur de la différence, peur de l'autre*

Sur le site *Les mots sont importants***

« Nasr Eddin reçoit un jour la visite d'un gros propriétaire terrien qui s'était mis à jeûner sévèrement et pensait que grâce à la pénitence il monterait tout droit au paradis après sa mort.

[...]

- Ecoute bien, Nasr Eddin, comme je suis un bon musulman : je jeûne même lorsque ce n'est pas le ramadan. Je ne mange pratiquement plus que du pain et des légumes secs. N'est-il pas vrai que j'assure ainsi pour l'éternité le repos de mon âme ?

- Blasphémateur maudit ! explose aussitôt Nasr Eddin. [...] Sache qu'il faut au contraire faire bombance jour et nuit. Allons, hors d'ici !

L'homme s'enfuit, stupéfait, ne sachant que penser d'une telle conception de la religion.

- La malédiction d'Allah sur toi, Nasr Eddin ! lui dit sa femme qui avait tout entendu. Pourquoi as-tu trompé ce croyant ? Veux-tu donc l'envoyer en enfer ?

- Enfer ou pas, là n'est pas la question. Ce que je sais, c'est que si un homme riche comme lui se nourrit de pain et de légumes secs, il croira que ses paysans peuvent se nourrir de pierres. »

Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja, piqué dans CQFD

n°54 ***

« "Ça a déjà été fait", m'a récemment répondu l'un de mes copains peintre - de métier et de talent – alors que je lui demandais son avis sur le travail de l'un de ses confrères.

Pour avoir avec lui "creusé" sa réponse, je peux dire sans crainte de déformer ses propos que son "ça a déjà été fait" est d'ordre strictement formel et esthétique. Ce n'est pas "ça a déjà été dit", lequel ferait référence au fond.

Force est ainsi d'observer, dans bien des domaines et milieux de l'art, l'injonction faite aux créateurs d'être formellement novateurs, précurseurs, avant-gardistes, soi-disant modernes, modernes et à tout prix, celui de l'épate et de la provoc et de l'esbroufe compris.

Pour "sortir" (expression révélatrice), l'artiste se devrait, tel un oisillon dans sa coquille,

de casser (formats et règles académiques), de briser (limites et tabous), bref, d'un mot qui constitue souvent le nec plus ultra d'un certain art content pour rien, de déconstruire. Pas d'originalité, pas de personnalité, pas d'issue possible sans déconstruction. Déconstruire et briser et casser, même deux pattes à un canard. On est en plein dans le truc, c'est-à-dire loin de l'idée, loin de l'intériorité, du fond.

Loin du fond, quand un artiste est sans doute et en premier lieu un explorateur de cette terre inconnue qu'est lui-même, plongeur tout au fond de notre pâte humaine, commune, mouvante et insondable où tout, forcément, n'a pas déjà été dit. Ou entendu. »

Marc Servera, piqué sur son blog****

« Je ne sais pas faire des poèmes, ne me considère pas comme un poète, ne trouve pas particulièrement de la poésie dans les poèmes et ne suis pas le premier à le dire. La poésie qu'elle soit transport, invention ou musique est toujours un impondérable qui peut se trouver dans n'importe quel genre, soudain élargissement du monde. Sa densité peut être bien plus forte dans un tableau, une photographie, une cabane. Ce qui irrite et gêne dans les poèmes c'est le narcissisme, le quiétisme (deux culs de sac) et l'attendrissement assommant sur ses propres sentiments. Je finis par le pire : le côté délibéré. Or, la poésie est un cadeau de la nature, une grâce, pas un travail. La seule ambition de faire un poème suffit à le tuer. »

Henri Michaux

« Je racontai le rudiment d'un conte dans lequel la défaillance du langage était la source de l'action. Ce motif me paraissait le destiner, mieux que tout autre légende, à la musique. Les musiciens, comme les enfants, comme les écrivains, sont les habitants de ce défaut. Les enfants séjournent durant au moins sept années dans cette défaillance que le mot même d'enfance signifie. Les musiciens cherchent à s'en libérer dans le chant. Les écrivains s'y fixent à jamais dans l'épouvante. Un écrivain se définit d'ailleurs simplement par ce *stupor* dans la langue, qui conduit au surplus la plupart d'entre eux à être des interdits de l'oral. Jean de La Fontaine avait renoncé à réciter ses fables. Il faisait appel à cet effet à un comédien qui s'appelait Gâches et qui se tenait toujours à ses côtés quand La Fontaine craignait qu'on ne lui demandât l'humiliation de se dire. Mais quel est l'homme qui n'a pas la défaillance du langage pour destin et le silence comme dernier visage ? »

Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*

« Tant pis pour le lecteur paresseux : j'en veux d'autres. »

André Gide

* Site de Jean Sur : <http://pagesperso-orange.fr/js.resurgences/index.htm>

** Site *Les mots sont importants* : <http://lmsi.net>

*** Site du journal *CQFD* : www.cequifautdetruire.org

**** Blog de Marc Servera : <http://ledoigtsurlesol.blogspot.com>